

LE MADAWASKA

La Cie d'Imprimerie du Madawaska

EDMUNDSTON, N. B. 24 AOUT 1916

G.-E. DION, Administrateur

CHEZ LES ACADIENS

Si l'on veut connaître le peuple de chez nous, il faut le voir dans son vrai milieu : la paroisse rurale. C'est là qu'on saisit son âme, ses forces vitales de résistance et d'action. La paroisse est la seule cellule sociale que la conquête anglaise n'a pas détruite. C'est autour d'elle et par elle que nos ancêtres ont pu reconstituer leur vie nationale ; elle a donné naissance à tous les organismes sociaux : municipalités, corporations scolaires, comités, province. Aussi nos gens n'ont-ils nulle part ailleurs l'air si bien chez eux que dans leurs fêtes de paroisse.

Ce qui est vrai des Canadiens-français l'est peut-être davantage des Acadiens. C'est que pour eux la paroisse n'a pas été seulement la source de la renaissance : ils ont dû faire revivre la source elle-même. Chez eux, les bienfaits de la conquête et de la "liberté" britannique avaient tout anéanti. Les réchappés du "grand dérangement" restèrent longtemps éparpillés sur les rives où ils s'étaient risqués à revenir prendre racine. Durant de longues années, ils n'eurent d'autre vie paroissiale que la rare visite des missionnaires de Québec. Mais comme ces vieux trappeurs de l'Ouest dont *Un Sauvage* nous rappelait la fidélité chrétienne, les Acadiens rapatriés n'avaient rien oublié. Avec la foi individuelle ils avaient gardé l'esprit paroissial, c'est-à-dire l'instinct communautaire de la race, fortifié et spiritualisé par l'esprit religieux.

Un publiciste français, M. Demolins, s'était acquis quelque notoriété avec sa thèse sur la "supériorité des Anglo-Saxons." Cette prétendue supériorité, il en voyait la source dans l'esprit individualiste. S'il avait étudié le "miracle canadien" et le "miracle acadien", plus étonnant encore, il aurait constaté que c'est l'instinct communautaire qui a sauvé la race et la civilisation française en Amérique.

Dès que des prêtres revinrent habiter parmi eux, les Acadiens reconstituèrent leurs anciennes paroisses sur des terres nouvelles. Comme autrefois, et comme chez nous, ils se groupèrent autour de leurs clochers en masses compactes. Et peu à peu l'Acadie, le peuple acadien, la nationalité acadienne, renaissaient de leurs cendres. Les paroisses acadiennes encerclent aujourd'hui, par trois côtés, la province du Nouveau Brunswick. Les paroisses du Madawaska rejoignent celles de Restigouche ; et celles-ci descendent lentement vers le littoral d'où essaient les groupes importants de Shédiac, de Bouctouche, de Richibouctou. A l'intérieur rayonnent des paroisses populeuses comme Memramcook et Rogersville.

Un Irlandais de Saint-Jean—un vrai, un pur, ni anglicisé, ni impérialisé—me disait, l'autre jour : "Que les Acadiens restent fidèles à eux-mêmes, à leur foi, à leurs traditions ; et avant trente ans, ils seront maîtres des provinces maritimes, de ce pays d'où ils ont été chassés comme des malfaiteurs, où, longtemps après leur retour, ils ont été traités comme des parias."—"Et, ajoutait-il, je m'en réjouis pour eux, je m'en réjouis pour tous ; car j'ai confiance que, devenus les maîtres, ils n'abuseront pas de leur force."

C'est à Rogersville que j'ai fêté l'Assomption, avec nos frères d'Acadie. Simple mais touchante fête de paroisse, à laquelle une trentaine de prêtres et de religieux, venus des autres régions de la province, apportaient un caractère de coopération régionale.

Rogersville est l'œuvre ultime de Mgr Richard, l'apôtre que toute l'Acadie pleure encore. Lorsque des obstacles et des oppositions regrettables vinrent entraver son travail d'éducateur et abattre son collège de Saint-Louis, il se fit défricheur et colonisateur. Il fonda la paroisse de Rogersville, l'organisa et la compléta. C'est là qu'il repose, à l'ombre du monument élevé par ses soins à la gloire de la patronne de l'Acadie.

Son successeur, M. l'abbé Sormany, et toute une élite de jeunes prêtres qui avaient pris Mgr Richard pour modèle et pour guide, entretiennent pieusement le culte de sa mémoire et s'efforcent de continuer ses œuvres.

L'un d'eux, M. l'abbé Lagacé, curé de Saint-Ignace, un Canadien voué à l'apostolat de l'Acadie—a rappelé avec une éloquence pleine de simplicité les efforts qu'il a faits pour suivre les traces de Mgr Richard. Colonisateur et fondateur de paroisse, lui aussi, il avait toute autorité pour prêcher au peuple acadien le culte de la terre, pour inviter les jeunes gens à s'enfoncer courageusement dans la forêt afin d'agrandir le patrimoine national et d'assurer à la race une saine et vigoureuse vitalité.

Au Nouveau-Brunswick comme dans le Québec, la colonisation va lentement. Les marchands de bois-détiennent les forêts et, grâce à leur emprise sur les politiciens, empêchent les colons de pénétrer à l'intérieur des terres. Il faudrait une puissante organisation pour rompre les entraves et faire ou-

vrir un champ libre aux défricheurs. L'œuvre est urgente ; car chez les Acadiens, plus encore peut-être que chez les Canadiens-français, l'instinct colonisateur diminue, l'attraction des villes exerce ses ravages. Ce n'est pas que tout soit perdu pour la race dans cette migration vers les villes—à preuve la nouvelle et florissante paroisse de l'Assomption, à Moncton ;—mais l'accroissement du patrimoine rural vaudrait cent fois mieux.

La province de Québec a l'impérieux devoir de prendre un contact de plus en plus intime avec les groupes acadiens des provinces maritimes. Le même défaut de solidarité qui nous a fait abandonner si souvent les colonies françaises de l'Ouest aux heures d'épreuve nous a laissé trop longtemps oublier nos frères d'Acadie. Comme les groupes français de l'Ouest, ils constituent les contre-forts de la province de Québec. Nous avons autant besoin d'eux qu'ils ont besoin de nous.

L'ère des persécutions violentes est probablement passée pour eux. Il y aura peut-être des tentatives. Tout récemment, le chef de l'orangisme, Hocken, est venu à Saint-Jean ; et l'on assure que dans le conciliabule des frères, il a donné le signal de la guerre sainte contre les "empiètements" du papisme et de la peste française. Mais la constante croissance de la population acadienne suffira sans doute à maintenir dans la voie droite les politiciens du Nouveau-Brunswick et de l'Île du Prince Édouard. Là comme ailleurs, les politiciens tiennent surtout compte des votes. En Nouvelle-Ecosse, la disproportion des races est beaucoup plus forte. Mais jusqu'ici, cette province, la plus civilisée du Canada anglais, s'est préservée du bochisme ontarien. Les rapports entre catholiques et protestants, entre Français et anglophones y sont faciles et même cordiaux.

Mais si les Acadiens n'ont plus besoin de secours pour les luttes violentes, ils ont encore besoin de nous pour les œuvres de paix. Il faut les faire participer au réveil qui se dessine chez nous, à la floraison de toutes les œuvres nationales, dans l'ordre intellectuel, social et économique. Il faut aussi les intéresser avec nous à la défense des groupes français de l'Ouest.

Cette coopération, les Acadiens la désirent. Ils manifestent avec une cordialité touchante ce plaisir qu'ils éprouvent à voir leurs frères de Québec. Cette cordialité se voit, dans l'expression extérieur, d'une réserve qui est l'un des traits distinctifs de la race. Il reste même quelques traces de leur antique méfiance à l'égard des Canadiens.

Si nous voulons qu'un contact vraiment intime et fructueux s'établisse entre les deux peuples, nous devons apprendre à bien connaître les Acadiens et les motifs de cette méfiance heureusement décroissante. D'abord, une antique tradition attribue aux incursions des Canadiens, encore sujets de la France, sur les frontières de la Nouvelle-Ecosse, la cause principale du "grand dérangement". Puis, après la conquête du Canada, nous avons été longtemps sans nous occuper d'eux. Et quand de nouvelles relations ont commencé à se nouer, nous avons souvent manqué de tact et de discrétion ; nous n'avons pas suffisamment compris les susceptibilités des Acadiens, le soin jaloux qu'ils prennent de marquer leur particularisme, aussi intéressant, aussi respectable que celui des Provençaux, des Basques ou des Bretons. Nous leur avons parfois donné lieu de croire que nous les traitions en parents pauvres.

Pour bien comprendre la nature du sentiment que les Canadiens inspiraient aux Acadiens, il suffit de le comparer à celui des Canadiens-français à l'égard des "Français de France" : amour collectif de la race, méfiance à l'endroit des individus. Les causes sont identiques : oubli et abandon prolongés ; conseils intempestifs donnés mal à propos et sur un ton protecteur ; affectation de supériorité. Et comme les Français chez nous, ce n'est pas toujours par nos meilleurs spécimens et nos meilleurs côtés que nous nous sommes montrés aux Acadiens. Par bonheur, encore comme les Français, nous leur avons donné quelques prêtres admirables qui ont maintenu les liens de famille.

Souhaitons que ces liens se multiplient et se fortifient. Toute la race, toute la nation en profitera.

Le Devoir Henri BOURASSA.

Institutrice demandée

Institutrice de troisième classe pour enseigner à Powers Creek, N. B.

S'adresser à :

REGIS BEAULIEU,
Powers Creek, N. B.

J. A. DAIGLE
HOTELLIER
ANDERSON SIDING, N. B.

A. E. THIBAUT

MARCHAND DE MEUBLES
Assortiment complet

EDMUNDSTON, N. B.

Caster Postal, 8 Téléphone

JOHN J. DAIGLE
MARCHAND GENERAL
EDMUNDSTON, N. B.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

Notes de Valcartier

La semaine du 13 au 20 nous amena de la grande visite. Le jour de notre fête nationale, le 15, le Duc de Connaught de la famille royale et gouverneur général du Canada, présidait à la revue des troupes du camp. Bataillons et brigades, saluant le duc, défilèrent en colonnes de parade. Le défilé dura plus d'une heure.

Les officiers firent groupe autour de son Altesse et elle leur parla. Elle fit une mention spéciale du 165e et d'un bataillon de la 4e brigade Canadienne française comme ayant fait belle besogne. Elle exprima le regret de voir quelques bataillons avec un effectif aussi peu nombreux.

Samedi le 19, l'honorable J. D. Hazen ministre de la marine du gouvernement Borden, était l'hôte au camp du général McLean. La première brigade seule se réunit sur le plateau pour honorer le distingué visiteur. A ses remarques il se dit émerveillé de ce qu'il a vu. Il est dans l'admiration de voir que les fils des dispersés de 1755, sont enrôlés dans l'armée afin d'aller défendre l'Angleterre. Les Acadiens, il en est sur seront des vaillants soldats.

Malgré les lourdes chaleurs la santé et le moral des soldats sont des meilleurs. L'entraînement se poursuit avec vigueur.

MILES.

Si tu ne reviens pas

Voilà ce qu'a son fils écrivait une mère :

"Tu m'as laissée en proie à la douleur"

"Le Christ Jésus me donne une part de son ciel"

"Mais va, mon cher enfant, fais ton devoir quand même"

"Va, pars pour la bataille, en songeant à qui t'aime"

"Si tu ne reviens pas nous nous verrons au ciel"

"Je ne suis, griffonnait à son tour la sœur"

"Je ne suis, n'est-ce pas ? qu'une simple fillette"

"Mais tu connais assez mon amour fraternel"

"En te sachant au feu, ma tristesse est bien grande"

"Fais, ami, malgré tout, ce que ton Dieu t'ordonne"

"Si tu ne reviens pas, nous nous verrons au ciel"

Le père, vieux soldat, en vétérans stoïque, Completa, comme il suit, ce langage héroïque :

"Ton cœur est tout entier au foyer paternel"

"Mais tu dois avant tout, tes bras et ta vaillance"

"Et, s'il le faut, ton sang à notre pauvre France"

"Si tu ne reviens pas, nous nous verrons au ciel"

Cet enfant est tombé sur le champ de bataille ; Il est mort en Chrétien, criblé par la mitraille ;

Or, avant de mourir, blessé par un shrapnell, Il répondit ceci, dans son févreux délire :

"Je ne reviendrai pas, mais vous pouvez m'écrire"

"Au Camp des Bienheureux... Poste restante... au Ciel"

Lors, la petite sœur écrivit une lettre. Qu'elle vint elle-même à l'église remettre. Le soir, à l'Angelus, au pied Maître Autel Elle avait en le soin d'écrire ainsi l'adresse :

"Urgente... à faire suivre, après la Sainte Messe"

"A mon Frère, Soldat, Poste restante... au Ciel"

Au matin, le Curé découvrit la missive. Il la trouva sans doute enfantine et naïve Mais la mit volontiers au chœur de son missel

Et dans ses moments, du plus profond de l'âme, Il adressa souvent un pieux télégramme Pour le jeune héros, à la Poste du Ciel...

CARTES D'AFFAIRES

Casier Postal "S" Tél. 28-47

MAX. D. CORMIER

B. A. Avocat, Notaire Public

EDMUNDSTON, N. B.

DR Z. VEZINA

Ex-élève des Hôpitaux de Paris.

—Médecin spécialiste—

de l'Hôpital de Fraserville

Spécialité : Maladies des yeux, oreilles, nez, gorge.

Bureau : 151 rue Lafontaine

Fraserville, P.Q.

Tél. Kamouraska, No. 325

Tél. National "519"

Heures de Bureau :

10 hrs à 11.30 hrs a. m.

2 hrs à 5 hrs p. m.

Soir : 7 à 8 P.M.

Casier Postal "S" Tél. 46

A. M. SORMANY, M. D.

Médecin-Chirurgien

EDMUNDSTON, N. B.

Au Public

J'informe le public que je représente la maison,

Gault Arc Metal Co.

de l'Ontario, manufacturier de

Bardeau en acier pour couvertures

de bâtisses et de Tôle pour finir

l'extérieur et l'intérieur des mai-

sons.

J'achete aussi la laine que je

paierai 42 cts la livre, lavée, et 32

cts la livre, non lavée.

JOS. J. MARTIN,

St-Jaques, N. B.

NEW VICTORIA HOTEL

Rue Victoria

Chambres confortables. Ser-

vice de premier ordre.

Salles d'échantillons à la dis-

position des voyageurs.

Mme W. F. BOURGOIN,

Edmundston, N. B.

Dr W. J. Daigle

DENTISTE

s'établira définitivement à

MADAWASKA

chez Regis Daigle depuis le 6 juin

EDMUNDSTON, N. B.

PIO H. LAPORTE

Médecin-Chirurgien

EDMUNDSTON, N. B.

J. A. GUY, M. D.

Médecin-Chirurgien

EDMUNDSTON, N. B.

J. A. RATTE

Médecin-Vétérinaire

EDMUNDSTON, N. B.

A. M. CHAMBERLAND

B. A. AVOCAT, NOTAIRE PUBLIC

Bureau : G. and Falls

St-Léonard, tous les jendis de cha-

que semaine.

Anderson Siding, le 15 de chaque

mois.

PLEASE TAKE NOTICE

THE HEADQUARTER OFFICE

OF THE

UNION MUTUAL

LIFE INS. CO.

for ARROSTOOK COUNTY, and

NORTHERN NEW BRUNSWICK

is now at VAN BUREN, N. B.

LOCAL AGENCIES :

Fort Kent, Me. Presqu'Isle, Me.

A. P. LABBIE,

Manager.

Résidence : St. Léonard, N. B.

Tel. 45-22